

larmes qui coulaient de ses yeux, et s'adressant à Du Cantel :

—Le malheur rend injuste peut-être, dit-il ; mais leur désespoir est si grand que ces malheureux s'en prennent à tout et à tous. Si les ans n'avaient pas glacé mon bras, j'aurais fait comme vous, Du Cantel. Pardonnez à ces infortunés...

—Leur pardonner ! s'écria Du Cantel, mais au lieu d'avoir contre eux la moindre rancune, je leur offre tout mon cœur et tout mon dévouement. Je bénis le hasard qui vous a réunis autour de cet asile ; j'allais partir à la recherche des veuves, des orphelins, de tous ceux que la rage des soldats de la gabelle a privés de leurs soutiens. Femmes, ne tremblez plus, enfants, cessez vos pleurs, vous avez en moi un frère, un père qui vous prend tous sous sa sauvegarde. Plus de gémissements, plus de larmes, mais courage et espoir ! Il nous reste à tous de grands devoirs à remplir. Venger nos morts, secourir les infortunés, assurer l'existence de tous ces petits êtres dont les pères ont été là-bas victimes de nos oppresseurs.

—Et qui nous donnera du pain ? fit une mère qui ne présentait qu'un sein tari aux lèvres avides de son enfant.

—Moi ; tout ce qui reste de ma fortune est à vous !

Ces paroles consolantes répandirent comme une bien-faisante rosée sur toute la troupe épuisée par le besoin.

Les fronts se relèverent ; la consternation fit place à une douleur plus douce et plus résignée. Il y eut comme un subit apaisement dans tous ces cœurs endoloris, et Du Cantel surprit quelques regards reconnaissants le remercier de ses offres généreuses.

Marie-Jeanne qui avait suivi Noël jusqu'au bas de l'escalier, ne le voyant pas revenir, n'entendant aucun bruit, avait appelé Jacques, et tous deux étaient sortis du caveau au moment où Noël adressait à la foule des éplorés ces paroles rassurantes.

Elle se joignit à son mari, allant de l'un à l'autre, étanchant les pleurs, encourageant les désespérés, insufflant à tous son âme pleine d'une immense pitié.

Jacques, témoin de cet émouvant tableau, était redescendu vivement au fond de leur souterrain et en avait rapporté quelques restes de pain et de vin. Ce peu d'aliments fut distribué aux mères qui nourrissaient. On co... les autres en affirmant que bientôt tout le monde pourrait apaiser sa faim.

—Voyons, mes enfants, reprit Du Cantel, il faut que les plus vigoureux et les plus alertes se dévouent. Jacques allait partir pour Rouen, pour chercher des provisions. Mais maintenant, les bouches sont plus nombreuses, il ne pourrait tout seul apporter ici ce qui nous manque.

—Nous l'accompagnerons ! s'écrièrent cinq ou six voix de jeunes garçons et de jeunes filles.

—Non ; il ne faut pas que l'on puisse vous remarquer. Chacun ira de son côté. Partez deux par deux, à un quart d'heure d'intervalle ; allez, soyez prudents, revenez vite. Songez que vous laissez ici bien des malheureux qui ont faim.

Du Cantel ouvrit sa ceinture et remit à chaque couple deux pistoles.

CHAPITRE XXIII

Il y a loin de la coupe aux lèvres.

La vue de l'or a sur certaines natures un pouvoir fascinateur.

En ce moment se trouvaient près de Noël une jeune fille de seize à dix-sept ans et un gars du même âge, mais que l'exiguïté de sa taille faisait supposer beaucoup moins âgé. Court, raccourci, les membres robustes, les jambes un peu torses, le dos légèrement voûté, le visage long et pâle, l'œil furtif et brillant sous d'épais sourcils, il offrait avec sa voisine un véritable contraste.

En effet, celle-ci était mince, élancée, très gracieuse de formes sous ses grossiers vêtements. Le visage pâle, un peu hâlé, avait une coupe fine et élégante, et ses grands yeux, en ce moment noyés de chagrin, avaient une expression touchante qui devait lui gagner toutes les sympathies.

Elle se nommait Gervaise.

Le jeune garçon avait été affublé par les gars de son village de l'appellation de Joseph Lafouine. Son regard mobile et inquisiteur, son caractère sournois, souple, faux, insinuant, une grande habileté à se glisser partout, à fureter de tous côtés et à se tirer prestement de tous les mauvais pas, lui avaient valu ce sobriquet qui le peignait parfaitement, sinon au physique, du moins au moral.

Joseph Lafouine avait deux passions au cœur, un amour ardent pour la jolie Gervaise et la soif de l'or.

Aussi, en voyant à côté de lui Du Cantel ouvrir les flancs rebondis de sa ceinture où les pistoles reluisaient aux premiers rayons du soleil, ses yeux eurent des éclairs de cupidité.

De sa vie, il n'avait vu une telle fortune.

Il ne s'était guère pressé d'offrir ses services, quand on avait demandé des jeunes gens de bonne volonté.

Mais la vue de l'or le galvanisa.

Toucher ce métal rutilant, avoir dans la main deux de ces belles pièces qui ont des chatoyements pleins d'attrait, pouvoir rogner quelque chose sur les achats et garder pour soi un ou deux écus, cette perspective fit disparaître sa paresse naturelle.

—Dis donc, la Gervaise, demanda-t-il à sa voisine, si nous allions nous aussi à Rouen ?

—Eh ! que veux-tu que j'aie à faire à la ville ? lamenta la jeune fille qui paraissait en proie à un profond chagrin.

—Tu n'as donc pas entendu ?

—Je n'écoute rien. Je sais que je suis bien malheureuse, et voilà tout.

—Voyons, il faut se faire une raison. Le grand Louis n'est peut-être pas mort. D'abord je ne l'ai pas vu parmi les pendus.

Le grand Louis était un beau garçon des environs de Malouney, qui devait épouser la gentille Gervaise, après les foins coupés.

On savait que sa demeure avait été envahie pendant la nuit, comme celle de ses voisins.